

Tangence



Quand la mémoire conteste la mort et que le souvenir se réincarne...

Micheline Morisset, Arthur Buies, chevalier errant, Québec, Éditions Nota bene et Société Radio-Canada, coll. « Proses », 2000, 208 p

Caroline Dupont

Number 64, Fall 2000

Esthétiques du métissage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/008193ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/008193ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses de l'Université du Québec

ISSN

0226-9554 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dupont, C. (2000). Review of [Quand la mémoire conteste la mort et que le souvenir se réincarne... / Micheline Morisset, Arthur Buies, chevalier errant, Québec, Éditions Nota bene et Société Radio-Canada, coll. « Proses », 2000, 208 p]. *Tangence*, (64), 141–147. <https://doi.org/10.7202/008193ar>

Tous droits réservés © Tangence, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Lire



Quand la mémoire conteste la mort et que le souvenir se réincarne...

Caroline Dupont, Université du Québec à Rimouski

Micheline Morisset, *Arthur Buies, chevalier errant*, Québec, Éditions Nota bene et Société Radio-Canada, coll. « Proses », 2000, 208 p.

Oh! quand je me rappelle tout cela [...] Déroulez-vous de nouveau, horizons sans cesse fuyants; mes souvenirs du moins pourront peut-être vous rassembler [...] je vais tâcher de tout retenir, de rappeler une à une ces impressions [...].

*Chroniques II*¹

Profitant littéralement du fait que la magie créatrice des mots, sous la plume de l'écrivain, permet de transcender le temps, Micheline Morisset, avec *Arthur Buies, chevalier errant*, donne un deuxième souffle à l'écrivain canadien-français qui est sans doute le plus complet et le plus profondément engagé du XIX^e siècle. « [H]omme que la destinée a choisi pour vivre une seconde fois » (p. 46), Buies se retrouve, quatre-vingt-quatorze ans après sa mort, sur les lieux qu'il affectionnait tout particulièrement du

1. Arthur Buies, « Deux mille cent lieux en chemin de fer », *Chroniques II*, édition critique par Francis Parmentier, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du nouveau monde », 1986, p. 91.

temps de sa vie. Celui qui a lutté, à son époque, contre le dogmatisme, l'obscurantisme, l'obéissance et la passivité, celui qui a défendu âprement le droit à la liberté sous toutes ses formes, voit en quelque sorte l'histoire se répéter dans le Québec de 1995 puisque la question du pays à bâtir se trouve, une fois de plus, mise au premier plan. S'insérant dans cet « espace à créer, à marquer d'une seconde histoire » (p. 20), Buies, chevalier errant, prend part aux questionnements et aux débats de notre monde qui, pour un moment, devient aussi le sien.

Le propos que soutient Micheline Morisset dans *Arthur Buies, chevalier errant* tient tout entier dans cette forme de justification de l'œuvre qui prend à témoin un passé personnel, social et historique pour intégrer Buies à sa fiction :

Il se peut que, sous les emportements d'Arthur Buies, sous sa mélancolie, son romantisme, derrière la pétulance et l'indiscipline du gamin, derrière l'adulte insoumis, radical qui combattit sur tous les fronts, il y ait la trace d'un être qui refusait que l'existence le laisse démuné, lui, l'orphelin. Sans doute, dans ce contexte, une vie n'est-elle pas suffisante pour réclamer ce qu'on croit être son dû. Ainsi, l'on revient ou l'on ne part pas. Pas vraiment. (p. 71)

C'est ainsi que cet écrivain canadien-français tour à tour journaliste, pamphlétaire, chroniqueur, essayiste et moraliste, trop souvent méprisé en son temps et méconnu du nôtre², renaît de ses cendres sous la plume de Morisset, à travers dix « journées³ » (qui correspondent à autant de chapitres) où l'auteure l'observe dans ses allées et venues au cœur du grand Rimouski de 1995, ainsi que, au huitième chapitre, dans ses pérégrinations qui le conduisent à Québec. Imaginant le devenir de cet homme en le confrontant aussi bien à son passé qu'aux réalités actuelles, l'auteure profite de cette « lecture » fictive du présent pour rappeler certains

-
2. À cet effet, Laurent Mailhot soulignait l'insuffisance des recherches consacrées à Arthur Buies, considérant qu'« [il] faudrait de bonnes éditions, une mise à jour bibliographique et biographique, des travaux historiques, comparatistes, analytiques, théoriques (qu'est-ce que la chronique? le pamphlet? l'essai?). Il faudra d'autres instruments, plusieurs thèses et mémoires avant qu'on puisse lire Buies intégralement, dans son contexte et son texte » (Laurent Mailhot, « Un écrivain du XIX^e siècle aujourd'hui » dans *Anthologie d'Arthur Buies* [1978], Montréal, Bibliothèque québécoise, 1994, p. 40-41).
 3. Ces dix « journées » dans la vie d'un Buies « réincarné » ont fait l'objet d'autant d'émissions à la chaîne culturelle de Radio-Canada en juillet 1996.

épisodes du passé socio-historique canadien- français. Presque tous les rappels historiques contenus dans l'œuvre de Morisset naissent ainsi de réalités actuelles intégrées à la fiction, comme si l'évocation d'un présent à saveur socio-historique en même temps que fictive était sans cesse l'occasion d'une mise au jour d'un passé réel ou, pour le dire autrement, comme si «le chaos des signes extérieurs [...] [convoquait] des représentations de lui [Buies]» (p. 16), et de son temps. Ce procédé grâce auquel l'auteure fusionne passé et présent rejoint d'ailleurs le postulat de l'actualité du personnage de Buies, postulat dont elle part pour élaborer sa fiction, affirmant qu'«Arthur n'est pas mort, ne l'a jamais été, n'a fait que rester là, en attente, en attente d'une époque qui lui ressemblerait davantage⁴» (p. 50). Il revient donc ici en 1995, «transport[ant] dans ses mains toute une époque, tout ce que l'on appelle l'existence. Les gestes posés, les propos qu'on a soutenus, entendus, la mémoire des gens aimés, le visage de ceux qu'on a trahis ou de ceux qui nous ont blessés, trompés» (p. 33). C'est dire aussi que dans l'esprit de Buies tel que nous le révèle Morisset, «[t]out se confond : les moments rattachés au passé qui vacillent, s'évanouissent, puis le réel que sa vision peut capter mais qui finit invariablement par se confondre avec hier et le monde de son imagination. Les lieux où il circule et ceux qui jadis recueillaient ses pas fusionnent ; mille évocations l'assaillent, pêle-mêle» (p. 49). Cette description du tournoiement des événements, des lieux, des propos, des personnes et des époques, si elle s'applique au personnage de Buies, est également mimétique du travail de l'auteure. Cette dernière, sans confondre les divers éléments, les fonde néanmoins dans une œuvre où des figures réelles de notre passé socio-historico-politique côtoient des personnages contemporains réels et fictifs, une œuvre où des voix entrent en dialogue⁵, celle de Buies résonnant sans arrêt à travers celle de Morisset, puisque des citations tirées de textes réels de l'écrivain (extraits d'essais, de critiques, de chroniques, de pamphlets, de correspondance, etc.) s'insèrent à tout moment dans des passages narratifs assumés par la narratrice.

4. De la même manière, plusieurs critiques, dont Robert Melançon et Laurent Mailhot, ont souligné l'actualité intemporelle de cette œuvre pourtant circonstancielle qui est celle d'Arthur Buies.

5. Il est d'ailleurs intéressant de noter que le texte de Morisset intègre de nombreux extraits de critiques réelles ayant pour objet l'œuvre de Buies, accentuant ainsi le caractère polyphonique de cet ouvrage.

Chacune des dix «journées» dans la nouvelle vie d'Arthur Buies présente une thématique prédominante ayant pour équivalent autant de préoccupations chez l'écrivain du XIX^e siècle. Sans entrer dans le détail de ces divers chapitres — la paraphrase ne pouvant que gêner l'original —, une brève incursion dans quelques-unes des «journées» de Buies permettra de faire voir de façon plus précise en quoi *Arthur Buies, chevalier errant* représente la reconstitution d'une vie réelle (éteinte, puis réanimée) dans un mouvement oscillatoire entre souvenir et imagination, entre réalité passée et fiction prenant sa source dans l'actualité, constant mélange «d'irréel et de vrai» (p. 178).

La première journée d'Arthur Buies dans le Rimouski de 1995 est l'occasion d'un dépaysement total conduisant à un déferlement de souvenirs. Le constat qu'il fait des innombrables changements survenus depuis qu'il a quitté ce monde font émerger les images du passé le plus lointain de l'homme. Revoyant son enfance, il se remémore les étés vécus au manoir Tessier à Rimouski, mais surtout sa condition d'orphelin pris en charge par ses grands-tantes à la suite de la mort de sa mère et de l'abandon du père. Une vie plus tard, toujours à la recherche d'affection et «en quête des pièces disparues» (p. 74), Buies trouve sur sa route une nouvelle compagne en la personne de Geneviève, jeune femme bien de son temps, digne représentante, un peu comme notre chevalier errant, de l'éclatement familial. «[S]urvenue [dans la vie d'Arthur] pareille à une comète fracassant l'azur, tuant les nostalgies» (p. 26), Geneviève permet au vieil homme de renouer avec lui-même. Aux côtés de cette femme éprise de liberté qui défend ses idées et ne craint pas, parfois, de provoquer, Buies reprend goût à la polémique, remettant de l'avant, en les actualisant, les convictions personnelles qu'il avait fait connaître lors de combats menés pour des causes qui lui tenaient à cœur en son temps. C'est ainsi qu'il commence à s'intégrer à «un monde qui ne lui appartient pas mais auquel il [peut] raccrocher des fragments de sa vie» (p. 164).

En confrontant Buies à des situations actuelles ou à des préoccupations qui traversent les époques, qu'il s'agisse, notamment, de la «dégénérescence» de la langue parlée par certains Québécois, de l'endettement des étudiants et du manque de débouchés, de la question de l'autonomie et de la liberté des peuples, Morisset ouvre à tout moment la voie à une réflexion qui réunit passé et présent. Ainsi le langage défaillant d'un jeune homme que ren-

contre Buies est-il l'occasion de rappeler la réflexion tenue par l'auteur d'*Anglicismes et canadianismes* sur «[c]e galimatias qui envahissait les Canadiens français, ce courant qui allait les entraîner, argumentait-il, vers l'anglo-gallo-canadianisme et provoquer la mort de cette belle langue française» (p. 112-113). Je dois toutefois avouer mes réserves à l'égard du procédé par lequel Moriset met en perspective le passé et le présent, les diverses mises en scène dont elle use pour ce faire revêtant, par moments, un caractère emprunté lorsqu'elles deviennent par trop évidentes. Tel me semble être le cas, justement, de cet exposé sur la piètre qualité de notre langue, qui naît d'un contact (purement auditif) entre Buies et un jeune inconnu, contact que je juge un peu artificiel :

Café du moulin à Sainte-Luce, Geneviève tire la chaise. Au grincement des pattes se mêle la voix d'un jeune homme qui dit : «Ça a full pas rap dans l'dec, j'voulais juste prendre une super bouffe!» [...] Arthur tente de répéter l'expression qu'il vient d'entendre, foule pas rap dans l'dec, super bouffe — il ne comprend pas ce que cela signifie. Dès lors, il lui revient en mémoire le spectacle des expressions, des phrases qu'à son époque il estimait barbares (p. 112).

Un lien un peu lâche (et donc nécessairement factice) entre souvenir et actualité tente également de se nouer au moment où le regard que Buies pose sur un groupe d'étudiants désabusés, en cette fin de millénaire, est à son tour l'occasion d'un retour à une critique que le pamphlétaire adressait jadis aux institutions d'enseignement canadiennes-françaises, alors dirigées par le clergé :

Cet après-midi, il s'est assis sur un banc de bois devant l'université. Il a prêté l'oreille aux conversations. Des jeunes, des adultes qui discutaient de prêts, de bourses, d'emplois inexistant, de retour à la case départ, d'éducation pour les riches. Arthur n'était pas certain de comprendre, mais ne pouvait s'empêcher de se remémorer ses propos lorsqu'en 1864, entre autres, il dénonçait le système scolaire, ses institutions surannées et pitoyables qui ne permettaient pas aux jeunes gens de se développer. Il argumentait déjà sur le manque de débouchés, sur l'encombrement des professions libérales, qui entraînaient les jeunes à l'oisiveté, à la paresse intellectuelle et ne les préparaient en rien à construire un pays (p. 33-34).

La lutte de Buies pour le droit à la liberté sous toutes ses formes se voit également convoquée (de façon plus convaincante, ce me semble) par les contacts entre l'écrivain et des gens qui ont

choisi de réévaluer certaines idées établies à la lumière de leurs propres convictions, accédant ainsi à cette forme d'affranchissement que le chevalier errant avait tant souhaité pour le peuple de son époque. Dénonçant féroce­ment un clergé qui condamnait toute liberté de l'esprit et favorisait l'obscurantisme, il constate que celui-ci n'est plus tout-puissant et se voit rassuré par les propos d'un prêtre qu'on dit représentant de l'aile progressiste de l'Église. Le moment est alors opportun de rappeler que «[s]il existe des gens qu'Arthur apprécie, c'est bien ceux qui s'interrogent, ceux qui n'adhèrent pas aux pensées toutes faites, ceux qui refusent de livrer leur âme à des castes qui décident tout en dehors d'eux» (p. 62). Aussi accorde-t-il toute sa sympathie aux gens qui, autour de lui, en ce 30 octobre 1995, ont voulu affirmer leur caractère unique et accéder à l'autonomie et à la liberté. Le débat politique de cette fin de xx^e siècle auquel il prend part revêt d'autant plus d'importance pour lui qu'il rejoint celui qu'il avait entrepris en son temps lorsqu'il avait tenté de ranimer la flamme du nationalisme. «Briser les chaînes, secouer cette léthargie qui écrasait, appesantis­sait les consciences et faisait des Canadiens français des êtres dominés, colonisés, voilà ce à quoi s'évertuait cet intellectuel du xix^e siècle» (p. 146), ce qui ne semble pas si éloigné des préoccupations contemporaines des Québécois. C'est dire à quel point le livre de Micheline Morisset, malgré le postulat fantaisiste sur lequel il se fonde — soit la réincarnation d'Arthur Buies, écrivain du xix^e siècle, dans le monde contemporain —, s'ancre constamment dans la réalité socio-politico-historique canadienne-française puis québécoise. Quoi qu'il en soit, la narratrice rappelle, comme pour justifier la part d'imaginaire ici mêlée au réel, «qu'un auteur qui fictionne n'a pas à tenir compte jusqu'à l'obsession des réalités historiques» (p. 56). Ainsi le texte revendique-t-il clairement son mode d'être littéraire plutôt qu'historique, justifiant par là le fort investissement personnel de son auteure.

Outre la forme feuilletonesque qu'il revêt par sa fragmentation en dix «journées», *Arthur Buies, chevalier errant* se rattache sans contredit à ce sous-genre particulier que constitue la biographie imaginaire d'écrivains. Dépassant très nettement le rôle habituellement destiné au biographe conventionnel, Morisset reconstitue la pensée de Buies en imaginant celui-ci dans le Rimouski de 1995, se plaçant dans la peau du personnage au point, parfois, d'investir en quelque sorte elle-même la fiction, ce qu'elle avoue clairement à quelques reprises : «Je ne sais plus qui de Buies ou

de moi s'éprend des images» (p. 99). «J'ai les mots de Buies plein la bouche. [...] Je ne deviens plus certaine de rien, peut-être suis-je subjuguée par le personnage» (p. 100). Il semble d'ailleurs, à la lecture de l'œuvre, que Buies, personnage principal, Geneviève, personnage secondaire, Morisset, auteure et narratrice, tendent, par moments, à se fondre dans un questionnement semblable ainsi que dans un foisonnement de sentiments communs. Ne s'agirait-il pas là de l'expansion de cette pensée que la narratrice attribue au vieux Buies, réflexion selon laquelle «[t]outes les vies se ressemblent, seule diffère l'interprétation, cette façon que l'on a de la faire nôtre, de lui donner un sens, d'en révéler l'à-côté ou l'en-dedans» (p. 25)? «[L]'intime appell[ant] l'intime» (p. 135), l'écriture en vient même, à un moment, à taire le *il* d'Arthur pour faire place au *je* de la narratrice, avec une adresse à un *tu* extérieur à la diégèse et au récit (p. 135). Ainsi dans la biographie imaginaire, par la fusion des paroles et des pensées, peut-il y avoir parfois «[d]es morceaux de soi, des éclats de pulsion [qui] s'installent dans les plis du papier» (p. 177).

Arthur Buies, chevalier errant, rend tout à fait justice à celui que d'aucuns reconnaissent comme le père du journalisme québécois et comme l'un des rares écrivains canadiens-français du XIX^e siècle dignes de ce nom, aux côtés des François-Xavier Garneau, Louis-Honoré Fréchette et Émile Nelligan. Bien que l'on y reconnaisse un postulat marqué de fictionnalité, l'ouvrage de Morisset donne une idée fort juste et complète de l'œuvre de Buies, trop souvent méconnue. En intégrant une multitude de citations tirées de l'œuvre de l'écrivain et de sa correspondance, en reproduisant des extraits de critiques d'époque ou d'appréciations contemporaines au sujet des textes de Buies, en faisant resurgir de grands pans de la vie de l'homme et de celle de l'écrivain en son temps par le biais de réalités actuelles intégrées à la fiction, en commentant et en critiquant elle-même l'œuvre de Buies (marquant bien les diverses voies littéraires qu'a empruntées l'écrivain au cours de sa carrière, soulignant certains de ses procédés de prédilection, etc.), Morisset brosse un portrait d'Arthur Buies éclairant et renouvelé par la fiction. Ainsi *Arthur Buies, chevalier errant* pourrait-il en quelque sorte constituer l'illustration de ces mots que Buies, chevalier réincarné sous la plume de Morisset, adresse à Geneviève, par lettre, avant de disparaître une seconde fois : «j'ai saisi qu'à travers la fiction l'esprit, là aussi, pensait le monde et pouvait acquérir tout un savoir» (p. 190).